L'Abille de la Nouvelle-Orléans... PUBLISHED BY THE NEW ORLEANS PUBLISHING CO., LIMITED

323 THE OLD COMMONS... OFFICE OF THE PUBLISHERS

LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC. QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, POUR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE. Du 19 janvier 1912. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centigrade

Carnet Mondain. JANVIER. 19-Equipe de Yami. 20-Nérée. 21-Olympiens. FEVRIER. 2-Falstaffiens. 3-Mithras. 4-Obéron. 5-Prométhéens. 12-Atlantéens. 13-Chevaliers de Momus. 14-Equipe de Protée. 15-Rex. 20-Equipe de Comus.

L'ABEILLE DE DEMAIN. SOMMAIRE. Les Fées de France et d'Angleterre. L'Homme qui a vu Napoléon. Conversation avec un centenaire. L'Espagnole à Alger. Le mystère de Gariote. Le Roi de la Fève. Les Rois à table. Cuisine. Le Clown Rouge, feuilleton du dimanche (suite). Mondanités, Chiffons. L'actualité, etc., etc.

Fin de la grève ouléarienne en Angleterre. Manchester, Angleterre, 19 janvier.—Le différend qui avait éclaté entre les maîtres filateurs du Lancashire et leurs ouvriers, et qui avait eu pour résultat un "lockout" affectant 300,000 hommes, a été finalement réglé à la satisfaction des deux parties. Le travail sera repris dans toutes les filatures de la région lundi matin.

Le Traité Franco-Allemand

Jugé par un royaliste.

Il est saintaire pour un régime et pour un parti d'entendre à l'occasion la voix de ses adversaires, quand ceux-ci sont loyaux, sincères et renseignés. Cette remarque s'applique le mieux du monde à l'article que le comte d'Haussonville vient de publier dans une feuille parisienne, sur le traité franco-allemand. Le comte d'Haussonville s'est mis volontairement à l'écart des luttes politiques, auxquelles il prit naguère une part active comme représentant du comte de Paris. Il n'a jamais rien écrit de ses idées ni de ses sentiments. Il s'est fermé, à deux reprises, par l'attachement scrupuleux qu'il leur portait, l'accès des Chambres où sa place était marquée. Les républicains n'ont pas attendu de lui de sympathies ni même d'indulgences. Mais il ne leur est pas interdit de profiter de son expérience. Un royaliste libre de toute attache parlementaire peut, à de certaines heures, avoir des questions nationales une vue plus directe que les ministres d'hier ou d'aujourd'hui, que leurs ennemis ou leurs partisans. La conviction qu'il exprime vaut, autant que par son autorité, par son désintéressement, c'est-à-dire par la vertu même qui manque le plus à ceux dont la bataille tend les nerfs.

M. d'Haussonville ne s'étonne pas, et nul ne s'étonne que le Sénat ait voulu, en votant le traité, donner les raisons de son vote. Au début de décembre, le Sénat demandait qu'on lui en transmitt le texte afin qu'il pût statuer avant le 1er janvier. A la fin du même mois, il institua à son sujet une enquête rétrospective à la fois vaste et incomplète qui durera plusieurs semaines. C'est le droit absolu de la haute Assemblée. Mais comme l'indique l'honorable académicien, cette méthode comporte un risque, celui des réminiscences. Une unique question a retenti jusqu'ici: "A qui la faute?" Et le comte d'Haussonville de répondre: "La vérité est que, si la situation n'est pas aussi bonne qu'elle pourrait l'être, si le traité présente des déficiences incontestables, c'est un peu la faute à tout le monde. Nous avons nous-mêmes exprimé une opinion identique en prenant même le soin de préciser les personnes que le Sénat devrait entendre s'il voulait faire la lumière. On ne sera donc pas surpris que nous approuvions cette opinion, quand nous la rencontrons dans les colonnes du Figaro.

Le comte d'Haussonville ne se borne pas d'ailleurs à cette appréciation sur l'enquête sénatoriale, qui n'est qu'une partie du tout, un détail dans un vaste ensemble. Il pose la question du lendemain, celle de savoir si la façon dont le traité franco-allemand est accueilli à Berlin et à Paris n'est pas de nature à peser inutilement et lourdement sur les relations franco-allemandes. En abordant ce sujet, M. d'Haussonville ne peut se défendre d'un serrement de cœur. Il rappelle qu'il a "trouvé dans l'héritage paternel la noble tradition de la protection des Alsaciens-Lorrains", et qu'à personne plus qu'à lui ne répugnerait "cette idée d'un rapprochement avec l'Allemagne que M. Jaurès a prêché et qui a fait se cabrer la Chambre".

Explosion de chaudière. Portland, Oregon, 19 janvier.—Une des chaudières du vapeur

"Sarah Dixon", a fait explosion ce matin alors qu'il était en route pour Kalamazoo. Trois hommes ont été tués sur le coup.

LE POURBOIRE.

Le pourboire est une calamité qui, surtout au moment du jour de l'an, sévit avec une rare intensité. Le pourboire est une coutume qui remonte à la nuit des temps. Il a tellement pris racine dans le monde que tous les efforts faits pour le supprimer ont toujours échoué. L'Amérique du Nord est certainement le pays où le pourboire abonde, et un de nos confrères vient d'avoir l'idée originale de demander à quelques milliardaires ce qu'ils dépensent par an en pourboires. C'est tout bonnement fantastique.

M. Marius Daly déclare que chaque fois qu'il va aux courses, cela lui coûte près de dix mille francs qu'il répartit entre les vendeurs de programmes, marchands de tuyaux, gars de bar, lads, policemen. M. Jacob Aert ne sort jamais sans 500 francs dans ses poches consacrés à la générosité. Au théâtre il dépense mille francs chaque fois qu'il y va, et aux approches du jour de l'an, il engage des secrétaires supplémentaires pour répondre aux lettres lui demandant de l'argent.

Le record appartient à M. Rockefeller qui, au jour de l'an 1910, a expédié 5,700 chèques en réponse à 8,500 demandes. Le milliardaire calcule que chaque année il dépense en pourboires près d'un demi-million. Aussi l'a-t-on surnommé le "Roi des pourboires", titre qu'il a partagé longtemps avec celui de "Roi des huiles".

Le vol de l'aigle.

On lisait, il y a quelques semaines, dans la "Nova Balkanska Tribuna", journal bulgare qui paraît à Sofia: "Hier, le chasseur H. Ehr. Minev, chassant aux environs de Tschirpan, près d'une bourgade qui s'appelle Raikita, a vu passer au-dessus de sa tête, à la hauteur d'une centaine de mètres, un aigle gigantesque qui volait de l'Ouest à l'Est. M. Minev éprouva son fait et, comme il est tireur de premier ordre, du premier coup il atteignit l'oiseau. Tandis qu'il examinait sa victime abattue, il remarqua à la patte de gauche un anneau de métal portant cette inscription gravée: "Volière de Rossitten, Allemagne", 1285. D'où résulte, qu'en 1285, un certain Rossitten, oiseau en Allemagne, était propriétaire de cet aigle et lui avait rivé cet anneau à la patte avant de le remettre en liberté." La nouvelle, reproduite par tous les journaux, fit le tour de l'Europe centrale, éveillant la surprise et l'admiration. Un aigle de 7-8 ans, c'était de quoi bouleverser la science des ornithologistes et par surcroît, celle des héraldistes. Après de cet aigle du treizième siècle, les aigles des Romains et des Hohenzollern étaient petits garçons. On ne voyait guère que celui ou celle des Habsbourg, qui put se réclamer d'une origine aussi lointaine. A force de voler, la nouvelle parvint jusqu'à Rossitten, village de Courlande, où le baron von Kleist, grand amateur de fauconnerie, déclara que c'était lui qui, en juillet 1911, avait passé l'anneau à la patte de cet aigle, alors tout jeune et presque au nid. Le chiffre 1285 n'était pas une date,

mais un numéro d'ordre. Loin de compter ses siècles d'existence, l'"aigle pomarin" capturé près de Tschirpan, n'en comptait que sept mois à peine. D'aigle méditerranéen, il tournait au canard. Quoi qu'il en soit, ce volatile continue d'intéresser la science. Les oiseaux de Courlande émigrent ordinairement vers l'Ouest, traversant l'Allemagne et passant jusqu'en France. C'est lui, au rebours de toutes les habitudes, est parti vers l'Orient. Cette fantaisie de tourisme suffit à retenir sur lui l'attention des amateurs.

Truffes du Périgord.

Le Périgord a envoyé à Paris, pour les fêtes de Noël et du jour de l'An, un nombre incalculable de truffes. Les truffes ont leur légende dans les récits et contes de fées. Rappelons là, elle est originale. Or donc, ceci se passait en Périgord. Une pauvre vieille femme, presque centenaire, passait, misérable, dans les rues de la ville; elle disait qu'elle avait faim, mais les portes se refermaient devant elle. Elle prit le chemin des bois et vint tomber, à demi-morte, devant la cabane d'un bûcheron qui, touché de sa misère, la releva, la fit approcher du feu pour qu'elle se réchauffât. Enfin, il lui donna tout son dîner, lequel consistait en une seule pomme de terre.

Assisôt le ciel s'illumina et la pauvre vieille, transformée en fée — la fée du Périgord — apparut, belle comme le jour, et étincelante de rubis, perles et diamants. — Tu as été touché de ma misère, dit-elle, tu vas être récompensé. Et, frappant la pomme de terre de sa baguette, elle la changea en truffe. — Cours dans les bois, dans les jardins, tu trouveras dans le sol des pommes de terre de cette espèce; c'est un trésor que je te donne. Nul n'en connaîtra jamais la graine, mais tu les vendras au poids de l'or. Elle dit et disparut.

Le règne de l'apache.

En plein cœur de la capitale, lisons-nous dans le journal des "Débats", le quartier Saint-Merri compte une population d'apaches presque aussi florissante que celle qui prospère sur les boulevards extérieurs et dans les repaires de la banlieue. Elle s'y montre en plein jour; on connaît les débits qui lui servent de clubs; ses fournisseurs ont pignon sur rue. Les "Lecteurs pour tous" décrivent la maison du tailleur qui habille ces messieurs. C'est une boutique élégante faisant à sa devanure scapoz des vêtements d'une coupe irréprochable. Le patron, qui s'appelle Boudin Blanc, déclare que, cette année, "ils" portent le pantalon large aux hanches, étroit au cou-de-pied. Le règne de l'apache s'explique bien moins par l'insuffisance de la police que par la longanimité de la magistrature. Les lois sur la détention préventive et sur la libération conditionnelle diminuent à l'exces la durée de la prison. La loi de suris, excellente en principe, est appliquée sans discernement. Au lieu de doubler la peine à la seconde condamnation, le juge prononce souvent une peine moins forte. Exemple: Labeuf, condamné d'abord à quatre mois avec sursis, puis à trois mois, puis à un. Les tribunaux accordent les circonstances atténuantes dans la proportion de 70 pour 100. Le jury montre la même

indulgence: on l'a vu acquitter un jeune homme de dix-sept ans après un vol de 50,000 fr. Ajoutez les lois d'amnistie. Résultats: en 1880, il y avait 9,000 inculpés à la loi militaire; il y en a aujourd'hui 60,000. En 1880, il y avait 252,621 plaintes contre malfaiteurs connus ou inconnus; en 1910, il y en a eu 600,000. En cinq ans, le nombre des jeunes criminels a augmenté de 20 pour 100. L'an dernier, sur 100,000 Français majeurs, 10 furent jugés pour crime, 2 pour homicide, 116 pour coups et blessures, 115 pour vol; tandis que sur 100,000 Français de seize à vingt ans, 16 furent jugés pour crimes, 3 pour homicide, 165 pour coups et blessures, 234 pour vol. C'est la jeunesse qui détient le record.

Proverbes.

Quelques proverbes pour janvier fixés par des dictionnaires souvent fort judicieux et que les générations nous transmettent: Beau jour de l'An, Beau mois d'avril. Le mauvais an, Entre en nageant. Belle journée aux Rois, L'orge vient sur les toits. Si le jour des Rois, Beaucoup d'étoiles tu vois, Auras sécheresse en été Et beaucoup d'œufs au poulailler. Tonnerre en janvier, Récolte en quantité.

Le mois de janvier célèbre de nombreuses fêtes: le 6, les Rois; le 15, la fête des chaudronniers; le 17, la Saint-Antoine, patron des bouchers, charcutiers, vanniers et faïenciers; le 21, la Sainte-Agnès, patronne des jeunes filles à marier; le 28 la Saint-Vincent, patron des vigierons; enfin, le 22, la Saint-Charles, le patron des collégiens!

Curieuse histoire.

Voilà une histoire extrêmement curieuse et absolument authentique. Depuis plusieurs mois, la maison d'un courtier à la Bourse de New-York, 102 Westfield, était hantée. On y entendait des bruits étranges, mystérieux et sonores. C'étaient des bourdonnements continus, répétés à certains moments du jour et de la nuit, et qui cessaient tout d'un coup, pour recommencer une heure ou deux après. M. Blenheim — c'est le nom du courtier — n'est pas un homme superstitieux, et il ne croit ni aux esprits ni aux revenants. Il se mit donc à rechercher la cause de ces bruits. Il examina sa maison de fond en comble mais n'y découvrit rien. Pendant des semaines et des mois, il chercha. Peine perdue! L'année d'un bon fait, d'un bon revolver et velle plusieurs nuits. Un soir, il invita des amis à dîner. Au moment où ils se mettaient à table, les bruits recommencèrent. On parcourut toute la maison, la cave, les jardins, le poulailler, les mansardes. Rien. Forcé fat à M. Blenheim de prévenir la police. Le commissaire de police, accompagné de plusieurs policiers, arriva sur les lieux et se livra à un minutieux examen. Il ne fut pas plus heureux et il allait se retirer, en désespoir de cause, lorsque, soudain, un essaim d'abeilles apparut un instant derrière la maison et disparut comme par enchantement. Le commissaire eut une inspiration. Il fit venir des ouvriers, qui enlevèrent les planchers de plusieurs chambres de la maison. Et c'est ainsi qu'on

découvrit un grand nombre de racres, dans l'espace libre entre les traverses, et une grande quantité de miel. C'étaient les abeilles qui avaient trouvé le moyen de pénétrer dans les planchers par un trou du mur et qui étaient la cause de ce bruit.

Théâtre de l'Opéra.

Les personnes qui n'ont pas entendu Mlle Korsoff samedi dernier dans "Lucie de Lammermoor" pourront ce soir s'offrir ce plaisir, car l'opéra de Donizetti est à l'affiche. L'attrait puissant de cette œuvre géniale, s'ajoutera celui du ballet d'Ernest Guiraud, "Gretina Green". On ne saurait nier qu'en Mlle Korsoff M. Layolle nous a amené un artiste d'un talent transcendant qui a rayonné sur les premières scènes européennes. Dans l'acte de la folie, ce soir, elle sera merveilleuse; nous pourrions dire qu'elle le sera dans l'ouvrage entier car les difficultés y abondent et elle en triomphe si aisément. Donnons une succincte analyse de Gretina Green: Toby, un forgeron de Gretina Green, petite ville qui sépare l'Angleterre de l'Ecosse, a le droit de consacrer les mariages. William est épris de Pretty, la fille de Toby, mais Toby n'est pas favorable au mariage. Sir Edward aime Mlle Angelica, et le père de Sir Edward s'oppose à leur mariage. Les deux jeunes gens vont trouver Toby pour qu'il les marie, et apprennent que Sir Edward vient les surprendre. Ils se cachent, et pour mieux tromper la surveillance de celui-ci, changent de vêtements avec William et Pretty. Sir Edward arrive chez Toby et voit William et Pretty. Il gourmande celui qui croit reconnaître comme son fils et lui dit qu'il ne consentira jamais à son mariage. Toby est dans un état d'esprit qui ne lui permet pas de reconnaître sa fille, et sur les pressantes sollicitations des deux jeunes gens, il se marie, mais très après il s'aperçoit de son erreur.

Attentats à la dynamite.

Pueblo, Colorado, 19 janvier.—Une terrible explosion de dynamite a partiellement détruit ce matin, une grande buanderie à vapeur située dans le centre du quartier commercial de Pueblo et a causé des dommages considérables dans les bureaux de la Globe Express Company. Une enquête immédiatement ouverte par des détectives a permis d'établir qu'une bombe avait été déposée par des malfaiteurs dans une allée adjacente au bâtiment de la Globe Express. Grand Fork, Nord Dakota, 19 janvier.—Une explosion de dynamite dans une maison de commerce de cette ville a causé la destruction complète d'un Temple Maçonique et de plusieurs magasins.

Grave maladie du Nonce apostolique à Vienne.

Vienne, 19 janvier.—Le Nonce apostolique à Vienne, Monseigneur Alexandre Bavona, est gravement malade. Les médecins doutent de son rétablissement.

Famille de couleur assassinée à Crowley.

Crowley, Lne, 19 janvier.—Mira Warren, une femme de couleur et ses trois enfants un bas âge ont été trouvés assassinés, ce matin, en leur domicile à Crowley. C'est le cinquième meurtre de ce genre qui est commis dans cette partie de la Louisiane en l'espace de huit derniers mois. La famille Warren a dû être assassinée dans le courant de la nuit, car des voisins avaient encore vu deux des enfants hier soir. Le coroner Webb a ouvert une enquête, qui, espère-t-on, aboutira à l'arrestation des coupables.

L'ABEILLE

DE LA

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois Editions Distinctes

Edition Quotidienne, Edition Hebdomadaire, Edition du Dimanche

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

Pour les Etats-Unis, port compris: \$12.00 l'an | \$6.00 6 mois | \$3.00 3 mois

EDITION HEBDOMADAIRE

Paraisant le Samedi matin. Pour les Etats-Unis, port compris: \$1.00 l'an | \$1.50 6 mois | \$1.00 3 mois

EDITION DU DIMANCHE

Cette édition étant comprise dans celle de l'édition quotidienne, ne s'abonne pas séparément. Les personnes qui veulent s'y abonner peuvent s'adresser aux marchands.

NOUS AGENTS PEUVENT FAIRE LEURS REMISES PAR MANDATS-POSTAUX, ou par TRAITES SUR EXPRESS.

TULANE.

Deux représentations de la comédie musicale "The Pink Lady" seront données aujourd'hui au Tulane. La dernière représentation de cette pièce sera donnée dimanche soir. A partir de lundi l'affiche de ce théâtre portera "Nobody's Widow", une comédie nouvelle dont le premier rôle sera tenu par la grande actrice Blanche Bates.

CRESCENT.

Les deux dernières représentations de "Top o' the World" sont données aujourd'hui au Crescent. Dimanche soir, reprise de la amusante farce Huster Brown.

ORPHEUM.

Toujours beaucoup de monde à l'Orpheum pour admirer et applaudir les tours audacieux de la cycliste Ce Dora. Un nouveau programme sera inauguré lundi après-midi.

—Que vous êtes bonne!

—Que vous êtes bonne! Comme vous êtes généreuse! Naturelle, sait parler les notes les plus simples! Avouez que je ne suis pas trop à plaindre. Une ouvrière qui va rendre son travail en automne! —Son premier travail, murmura l'amie avec un sourire. Je voulais être là, j'avais peur que vous n'ayez quelque honte, quelque blessure d'amour-propre. Mais vous êtes si brave, ma petite Jeannine, que vous m'êtes revenue toute libre avec un visage radieux. —Oh! oui, j'étais fière de pouvoir enfin quelque chose pour celui qui souffre maintenant et a besoin qu'on l'aide de soins! —En disant ces mots, la jeune fille soupira profondément et une larme perla dans ses grands yeux bleus. —Pauvre grand-père! murmura-t-elle. —La femme de Jean Bernard, — que nos lecteurs ont si souvent reconnue dans cette élégante Milanaise, répondit simplement: —Bientôt, mon enfant, vous serez deux pour mettre autour de lui un bonheur dont il prendra sa part. —Bien qu'elle eût prononcé ces paroles avec une grande sincérité, son ombre pourtant était tombée sur le visage calme et marmoussé de Lina. Car la jeune femme n'avait que deux passions au monde: son mari et son fils. Elle ne les voyait jamais assez.

Feuilleton

—DE—

L'ABEILLE DE LA N. O.

No 94 Commencé le 3 octobre 1911

LEH

SAPHIR ROUGE

GRAND ROMAN INEDIT

PAR JACQUES BRIENNE

TROISIEME PARTIE

LE RÊVE DE SIDONIE

Suite.

Tout coup, comme si la vie lui revenait, le mari de Sidonie se

redressa, et le bras tendu vers la femme coupable, il cria: —Soyez maudite tous deux, pour le mal que vous avez fait! La justice de Dieu, j'en suis sûr, ratifiera un jour ma malédiction!.....

Les derniers mots s'étoffaient dans un hoquet et la tête du moribond retomba sur l'oreiller. Sans oser le regarder, Sidonie, que ces menaces ont empli d'effroi, se tourna vers le bras de désespoir. Elle supplia le mourant de lui pardonner. Elle lui demanda de rappeler le notaire, d'avoir pitié du petit Charles qui souffrait, lui aussi, et l'assistait un jour à la souffrance à l'humiliation de sa mère.

Le visage inondé de larmes, elle appela son fils, leur enfant. Elle vent qu'il se joigne à elle pour implorer son père. Théodore, elle le sait, ne résistera pas aux prières du pauvre petit.

Elle pleure toujours.... Elle verse des larmes, qui s'égouttent, certes, capables d'attendrir un cœur plus dur que celui du doux Théodore.

Pourquoi donc ne répond-il pas? Pourquoi ne fait-il même pas un geste?

D'où vient qu'un silence égratind ploue sur la tête inclinée de la pécheresse?.....

C'est que celui que la coupable suppliait n'entend plus la prière!

C'est que le souffle qui râlait s'est envolé vers l'inconnu. C'est que celui qui souffrait a cessé de souffrir!

Il n'y a plus là, devant Sidonie, qu'un cadavre dont les yeux vitreux semblent la regarder encore.

Elle relève enfin la tête, et quand elle s'aperçoit qu'il est mort, elle s'enfuit, remplissant la chambre d'une odeur de ses clameurs éperdues.

FIN DE LA TROISIEME PARTIE

QUATRIEME PARTIE

L'AMOUR DESARME LA HAINE.

I

C'était en Italie, au mois de mai. Quinze ans avaient passé sur les événements tragiques qui ont marqué le commencement de ce récit.

Le soir, un radieux soir de printemps, descendait sur la ville de Milan dans une fumée d'or. Majestueusement une heure sonna à la cathédrale, cette cathédrale, toute de marbre, que les Milanais appellent la huitième

merveille du monde. Les six coups en furent répercutés par l'église Santa Maria delle Grazie, qui garde ce chef-d'œuvre, la "Cène" de Léonard de Vinci, et par les cloches antiques qui dominent cette ville célèbre depuis la Renaissance comme centre incontesté des lettres et des sciences.

Avec la douceur crépusculaire une brise passa sur les petites flots fuselés du Naviglio et la vie élégante, assoupie dans le far niente des après-midi languides, s'éveilla rafraîchie bien qu'encore ensommeillée.

Des équipages parurent; le flot mondain accourut en flânerie amusée dans la galerie Victor-Emmanuel, passage vitré de proportions grandioses, où se produisaient, se froient, s'entre oroisent les fibres beautés aristocratiques et l'insolence des pécheresses dont le vice s'entoure des mille délices de la richesse.

Une auto qui stationnait depuis un quart d'heure devant la galerie reçut deux dames d'âge différent, dont la simplicité et le charme avaient attiré bien des regards.

De beaux jeunes gens à la boutonnière fleurie de camélias ou d'orchidées, de sveltes vieillards aux yeux de convoitise réprimée les enveloppèrent un passage de ces muets hommages d'admiration que les femmes, si chastes soient-elles, aiment toujours à recevoir.

La plus âgée des deux avait chochoché un wattman cette indication: —A l'usine.

Et l'auto, sans bruit, glissait maintenant par les rues tortueuses qui mènent aux extrêmes confins de la ville.

La plus jeune des femmes, petite et délicate, avec un teint mat de fleur de magnolia, avait des cheveux d'un noir profond, des yeux bleus. Tant qu'elle ne bougeait pas on pouvait la croire Ecossaie; mais dès qu'elle parlait on s'agitait en mouvements ondulés et d'une grâce inconsciemment voluptueuse, on sentait qu'un peu de sang italien pétillait dans son cœur.

Et pourtant elle n'était ni Ecossaie ni Italienne, elle était Française et s'appelait Jeannine. Elle était née dans la Touraine, au château de Montaut, dont elle portait le nom. Mais son père et sa mère étaient morts. Depuis lors elle habitait Milan avec son grand-père, le seul parent qui lui restait.

Elle sortit d'un petit sac de perles quelques pièces d'or et, les montrant à sa compagne elle dit: —Voyez donc, madame Lina, ce qu'on m'a remis pour mon travail, pour le travail de mes mains! Elle agit joyeusement dans la lumière ses deux mains, vrais bijoux aristocratiques. La personne à qui s'adressait

revenu, le mari de Sidonie se